

Béatrice Commengé

En face du Jardin

Six jours dans la vie
de Rainer Maria Rilke



Flammariön

Extrait de la publication

En face du Jardin
Six jours dans la vie
de Rainer Maria Rilke

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Gallimard

La Danse de Nietzsche, 1988

Le Ciel du voyageur, 1989

L'Homme immobile, 1998

Et il ne pleut jamais, naturellement, 2003 ; prix Cazes 2003.

Chez d'autres éditeurs

La nuit est en avance d'un jour, Orban, 1985

Henry Miller. Ange, clown, voyou, Plon,

coll. « Biographique », 1991

Alexandrines, La Table ronde, 1995

Béatrice Commengé

En face du Jardin

Six jours dans la vie
de Rainer Maria Rilke

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2007
ISBN : 978-2-0821-0557-6

« Mais ceci :
avoir été *une* fois – même si ce ne fut qu'*une* fois –
avoir été *de cette terre*, cela semble irrévocable. »

Rilke, *Neuvième Élégie*

Prologue

Là où s'ouvrait la porte d'un hôtel grandit paisiblement un magnolia sans fleurs. À ses côtés, deux cerisiers japonais, quelques bambous géants, un seringa et un rhododendron. Malgré sa taille minuscule, malgré l'absence de bancs, d'enfants, d'allées, ce jardin est abusivement qualifié de *square*, entouré d'une grille infranchissable. Square Francis-Poulenc. Peu de taches de couleur : deux ou trois bouquets d'immortelles rougissent les pieds des bambous. Sur le trottoir, devant la grille, autour d'un kiosque à journaux et d'une cabine téléphonique, on a planté des arbres au fil du temps : huit paulownias, alignés sur deux rangs. Des « corsets de protection » ensèrent les troncs les plus fluets. Je ne sais pas calculer l'âge des arbres. Quand je découvre un paysage, j'ai la faiblesse de le croire immuable. Je tourne autour

des paulownias avant de m'asseoir sur un banc vert scellé dans le ciment du trottoir entre deux troncs corsetés.

Me voici donc à l'hôtel Foyot.

« Le vieil hôtel Foyot ». L'hôtel si « agréablement restauré » en octobre 1920. L'hôtel de la rue de Tournon, face au jardin du Luxembourg. L'hôtel sans numéro. Longtemps j'ai recherché son emplacement, reprenant inlassablement les multiples correspondances de Rilke. C'était son hôtel préféré. Je suis assise à l'ombre des arbres et les chambres donnent sur le ciel. Là où la rue de Tournon et la rue de Condé se jettent dans la rue de Vaugirard. L'hôtel n'existe plus. J'ai fini par le découvrir à force d'obstination – car le Foyot avait abrité d'autres auteurs solitaires : Radiguet y aurait vécu ses derniers jours, en 1923, et Joseph Roth en aurait été chassé, en 1937, par sa démolition. Le bâtiment s'élevait au numéro 33, presque en face du Café de Tournon. Roth n'avait eu qu'à traverser la rue pour aller mourir en face, à l'hôtel de la Poste, deux ans plus tard. En 1920, l'hôtel était agrémenté d'une petite cour intérieure couverte d'un toit vitré, à l'image des patios andalous. Ce détail me ravit. Je suis assise dans le patio. Les arbres ont remplacé les murs. Plus de vitre entre le ciel et moi. Rilke ne serait pas fâché de cette métamorphose. Pouvait-il rêver mieux ? mieux que l'arbre ? *« l'arbre qui savoure la voûte entière des cieux »...*

Nous sommes le 23 octobre 2005. Un dimanche. Un dimanche d'air vif et de ciel nettoyé. La nuit va bientôt tomber. Il y a quatre-vingt-cinq ans, jour pour jour, Rilke adressait de Paris un télégramme à Merline demeurée à Genève : « Arrivé après excellent voyage puissé-je vous faire partager un peu de cette joie tant légitime que j'éprouve en ce moment. Pensez à l'hôtel Foyot. » Sous ces arbres à demi dénudés, c'est donc de cette joie que je m'approche. Je n'ai jamais oublié ces mots qu'il écrivait à Lou quelque quinze années plus tôt : « *Transposer la joie, tel est bien le but de tout travail créateur.* »

Ce 23 octobre 1920, il revenait à Paris après six ans d'absence. Il y resterait six jours : du samedi après-midi jusqu'au vendredi soir suivant. Six fois, il verrait le soleil se lever. Six fois seulement. Depuis la fin de la guerre il avait sans cesse reculé le moment de ces retrouvailles : « mes affinités étrangement compliquées et pourtant si bienheureuses avec Paris ne me permettent pas de vouloir un retour quelconque, à tout prix, à moins qu'il ne soit inscrit dans les étoiles ». Au mois de mai, il confessait qu'il se sentait, devant la possibilité de ce retour, comme devant un de ces bahuts du XVII^e siècle dont le couvercle est garni de « toutes sortes de verrous, de griffes, de barres et de leviers ». Le plus intimidant, dans l'affaire, n'est pas le nombre impressionnant de fermetures, mais la certitude que de pareilles serrures sont le plus souvent cachées sous un bouton, ou une

languette, ne cédant qu'à une « pression secrète ». Quelle était la « pression secrète » qui avait permis ce séjour ? Quelle inscription dans les étoiles ? Quelle occasion ? – puisqu'il était bel et bien parti, ce samedi 23 octobre. À Berne, on lui avait délivré un visa et un passeport tchécoslovaque, et il avait pris le train pour Paris. Le temps était beau et sec. Comme aujourd'hui. Peut-être un peu plus froid, j'ai vérifié : au petit matin, il y avait eu de la brume et de la gelée blanche sur les prairies.

Je me suis levée pour faire le tour du « square » : sa superficie me semble bien trop petite pour que s'y loge un hôtel, même modeste. Si je me réfère à l'alignement des immeubles sur le trottoir d'en face, le bâtiment débordait sûrement devant la grille. En traversant la rue de Vaugirard pour rejoindre le jardin du Luxembourg, je me demande comment m'infiltrer dans ces six journées dont je ne voudrais pas perdre une miette. Ne pas perdre une miette de joie. C'est tellement impalpable, la joie. En la matière, Rodin fut le meilleur maître du poète. Ici même, à Paris. Quinze ans plus tôt. « Cet homme sage et fort savait trouver la joie, une joie ineffable comme celle que nous rapportent les souvenirs d'enfance », notait Rilke avec envie, car lui-même avait l'impression de la voir s'échapper sans cesse, comme s'il « ne pouvait aller jusqu'au bout », comme s'il en restait toujours à « l'attente joyeuse de cette joie ». Il s'arrêtait en chemin. « Tout se défait, tout se dissout avant que

je ne l'aie saisie ». Se souvient-il encore de l'éclat de cette giroflée jaune sur un vieux mur du château de Duino ? Se souvient-il de ses promenades, le soir, avec Rodin, dans l'allée du parc de Meudon ? « Comme c'est bon, l'air, lui avait murmuré le sculpteur, comme ça glisse, sans un pli. » Avec lui, c'était toujours le « même calme, la même patience, la même joie, au milieu d'une accablante besogne ». Se souvient-il – c'était beaucoup plus tard, en 1914, rue Campagne-Première – des lettres qu'il adressait à Magda, la musicienne, celle qu'il baptisait *Benvenuta*, la « joyeuse » Benvenuta ?

Je regarde, de l'autre côté de la rue, les paulownias perdre leur forme et se fondre dans le crépuscule ; les plus hauts atteignent le dernier étage de l'immeuble voisin et, par une illusion d'optique, je peux imaginer la silhouette massive d'un hôtel sans lumières. Me voici donc face à ces « indescriptibles, ces superbes journées d'automne ». J'observe le marchand de journaux fermer boutique, comme tous les soirs. Il ignore tout, sans doute, de l'existence du « vieil hôtel Foyot », tout de la mort de Radiguet, tout de Joseph Roth et tout de la joie d'un poète, six jours durant, ici même, il y a quatre-vingt-cinq ans.

Pourquoi m'emparer de ces six jours sur les dix-huit mille six cent cinquante (ai-je bien compté ?) que Rilke a passés sur cette terre ? Serait-ce seulement pour saisir le mystère d'une joie « tant légitime » ? Peut-être. Je me prépare à extraire d'une vie

cent quarante-quatre grandes heures passées dans « la confiance des choses ». Je me prépare à suivre dans les rues et dans les jardins un corps grisé de ses mouvements, qui « se sent chez soi dans la vie ». Brusquement, l'espace et le temps ont volé en éclats. « L'agglutination a réussi dès la première heure. » Devant quel vertige se trouve-t-il ? Abolition de la durée. Paris n'est plus que « points de jonction » entre aujourd'hui et autrefois, entre ici et là-bas. Combien de là-bas ? Combien d'autrefois ? Un contact « parfait ». Un déluge d'émotions. Le cœur « n'a plus que faire des sentiments ». Qui pourra comprendre ce prodige ? Lou, peut-être ? Ne lui écrivait-elle pas, juste avant la guerre : « Paris t'attend... C'est là que tu as appris à regarder les choses » ?... Ou Merline ?

Dans deux mois, il va fêter ses quarante-cinq ans. Il sait déjà où il sera : *seul* occupant d'un vieux petit château situé au nord de Zurich, à Berg-am-Irchel, une retraite inespérée offerte par Nanny Wunderly et qu'il vient d'accepter sans l'ombre d'une hésitation. L'occasion était irrésistible. L'occasion guettée, attendue, depuis maintenant plus de huit ans : celle de trouver un nouveau château de Duino, afin d'y achever ses *Élégies*. Là est sa tâche la plus intime, « inajournable ». Merline ne s'en réjouit pas. Mais pourquoi « ferait-il semblant de se justifier devant elle » ? Rilke n'est pas de ceux que l'amour

« console ». Il ne peut ni « se changer », ni « se déguiser ». Quel sens aurait l'abandon à l'amour, s'il devait le payer de l'abandon de lui-même ?

Avant l'isolement de Berg, ces six journées parisiennes s'offrent à lui comme un « luxe insensé ». Une parenthèse éblouissante, mais de la plus « pénétrante réalité ». Une fois son télégramme expédié, il a couru à l'Odéon pour acheter un petit carnet – son « Carnet de ces Jours de Paris ». Il a l'intention d'y noter la circulation de ces « cent mille métamorphoses anciennes et nouvelles ».

Il n'y inscrira que trois mots : « *Ici commence l'indicible.* »

L'arrivée

La nuit n'est pas encore tombée. Rilke a traversé le hall de la gare et s'est dirigé sans hésitation vers l'ancienne station de fiacres. Les voitures attendent toujours au même endroit : beaucoup plus de moteurs, moins de chevaux. Il cherche des yeux ces ravissants petits omnibus qui plaisaient tellement à Benvenuta. Car soudain il se souvient que c'est avec elle qu'il a vécu sa dernière « arrivée », fin mars 1914 (à moins que ce ne fût l'avant-dernière ? N'y avait-il pas eu cette stupide fuite à Assise, sur un coup de tête, un mois plus tard ?). Il revoit encore son visage si gai lorsqu'ils s'étaient installés sur les sièges de peluche rouge, sous les petits miroirs ornés de fleurs fraîches vissés entre les fenêtres. Ils s'étaient assis côte à côte et il lui expliquait *Paris*. Il se croyait heureux en cet instant. Benvenuta... Cela fait bien longtemps

qu'il n'a plus pensé à Benvenuta. Sur la chaussée, le chauffeur s'impatiente. Paris, là devant lui. « Quelle *réalité* dans cette ville », c'est toujours le même mot qui s'impose.

La voiture s'est engagée dans le boulevard de Sébastopol pour rejoindre la place du Châtelet, traverser le pont au Change, remonter le boulevard Saint-Michel, toujours tout droit, c'est si simple, jusqu'au jardin du Luxembourg, puis elle a bifurqué sur la droite, rue de Médicis, le long des grilles, jusqu'à la rue de Vaugirard où elle a déposé son voyageur à l'angle de la rue de Tournon, devant le numéro 33. Devant le vieil hôtel Foyot.

Tout est là. À sa place. Le fleuve, les rues, la lumière. Et la Poste, juste en face. Un contact immédiat. Une réconciliation « totale, inépuisable ». Si jamais, prise de folie, la voiture s'était mise à faire demi-tour, le renvoyant brutalement en Suisse, il aurait été déjà comblé. Mais elle le dépose, là, sur le trottoir, devant le porche de l'hôtel. Sa chambre est retenue depuis plus d'une semaine. Aura-t-il la chance d'apercevoir de sa fenêtre la cime des arbres du Luxembourg ?

Ce crépuscule du 23 octobre sera le plus long de son séjour, le sait-il ? « Demain, nous reculerons nos montres d'une heure, nous vivrons de nouveau à l'heure d'hiver qui n'est pas, souvenons-nous-en, plus normale qu'une autre », titre le journal *Le Matin*. Cette heure « normale » aurait, en effet, vingt-cinq

minutes de retard sur la course réelle du soleil. Mais de cela, Rainer se moque. Il a oublié Benvenuta, il a renoncé à mettre de l'ordre dans ses souvenirs. Ce qu'il savoure, ce sont ces minutes supplémentaires de clarté que Paris lui offre aujourd'hui comme pour fêter son arrivée. La coïncidence l'enchanté. A-t-il le temps d'aller voir la fontaine ? « Quand j'imagine qu'il me serait donné un jour de remonter la rue de Seine et de m'appuyer à la petite balustrade de la fontaine Médicis où, comme à mon pupitre, j'ai si souvent travaillé sous les aubépines en fleur... Rien qu'en imaginant cela mon cœur m'interrompt par son rythme accéléré... » Le cœur bat plus fort, en effet. Le corps a rejoint les mots. Ces mots écrits il y a quelques semaines – à qui, déjà ? Liliane ? Elya ? Niké ? ou à sa chère Princesse ? Si nombreuses, ses chères correspondantes...

Ce soir, donc, pas de couchant avant six heures. L'amoureux peut rejoindre son Jardin. Les portes sont encore ouvertes. Il n'a qu'à traverser la rue. Le télégramme à Merline est envoyé, le voici libre. À qui d'autre crier sa joie ? Niké, peut-être ? sa « petite Victoire », sa chère Nanny Wunderly, la pourvoyeuse de son futur « Duino » ? Trois mots : « Bénies vos décisions. Heureux, émerveillé. Mille messages. » Signé Rilke. Cela suffit. Mais ici, personne n'est prévenu de son passage dans la ville. Clandestinité totale. S'est-il jamais senti aussi disponible ? Il est seul avec son carnet vierge. Rien ne

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBNU0557N001
Dépôt légal : janvier 2007